

## Mémoires

# MARKUS WOLF VEND LA MÈCHE

Les révélations de l'ancien maître-espion est-allemand éclairent nombre d'épisodes historiques en Afrique et au Moyen-Orient.

ROGER FALIGOT

**D**ix Sud-Africains en costume cravate, apparemment en voyage d'affaires, arrivent à l'aéroport de Londres en cette fin des années soixante-dix. Qui pourrait déceler en ces hommes souriants, censés ne pas se connaître, des militants chevronnés de l'African National Congress (ANC) ? Ils ont quitté la Tanzanie et l'Angola pour l'Europe munis des faux passeports. L'escale de Londres n'est pas longue et pourtant elle leur semble durer une éternité. Ils embarquent quelque temps plus tard à bord d'un avion de la République démocratique allemande. Destination : Berlin-Est. Le chef du BOSS, les services secrets sud-africains à Londres, n'y a vu que du feu et ils arriveront à bon port. Pour quelle mission ? Quelques mois plus tôt, Joe Slovo, le responsable communiste d'origine lituanienne qui dirige l'aile armée de l'ANC, a envoyé une requête au Comité central du SED, le parti communiste d'Allemagne orientale : « Chers camarades, vous avez la réputation d'avoir formé les meilleurs

conseillers en matière de sécurité. Pourriez-vous entraîner un certain nombre de nos militants aux techniques du contre-espionnage afin d'empêcher le BOSS de réussir de nouvelles infiltrations dans nos rangs ? »

Nous sommes en effet à l'époque où les barbouzes de l'apartheid ont la détente facile et assassinent des exilés de l'ANC à tours de bras. Erich Honecker avait donné son aval. Et la direction du service de renseignement est-allemand, la

Hauptverwaltung Aufklärung (HVA), reçut le dossier, dûment estampillé de son sceau, avec ces quelques mots : « Le secrétaire général a donné son accord. »

C'est ainsi que les hommes de l'ANC seront entraînés sous couvert du Collège de droit du ministère de la Sécurité d'Etat à Potsdam.

Le grand secret aurait pu être gardé longtemps encore. Mais un jour ou l'autre, dans le monde pervers des services secrets, quelqu'un finit toujours par « manger le morceau ». En l'occurrence, c'est le grand chef de la HVA, Markus Wolf en personne, qui vend la mèche aujourd'hui dans *Man*



Markus Wolf présentant son livre à Berlin.

*Without a Face* (« L'homme sans visage »), un livre rédigé avec la journaliste Anne McElvoy. Wolf précise même que son service avait espéré utiliser un jour l'Afrique du Sud comme plaque tournante pour ses agents secrets. Le film des événements ne s'est pas déroulé comme prévu. Le mur de Berlin est tombé avant que Nelson Mandela ne recouvre la liberté, et Wolf lui-même n'a échappé que par miracle à la prison. Ou plutôt suite à un accord passé avec ses ennemis d'autrefois.

Si l'on excepte Kang Sheng, le maître-espion de Mao Zedong, c'est Markus Wolf, son alter ego est allemand, qui aura été le plus longtemps à la tête d'un service secret au cours de ce siècle. C'est pourquoi les révélations qu'il peut faire donnent un éclairage nouveau sur un demi-siècle d'histoire.

*Jeune Afrique* a passé à la loupe ce qu'il décrit de son action en Afrique et au Moyen-Orient.

Disons tout de suite qu'il se donne plutôt le beau rôle et qu'il laisse dans l'ombre des épisodes plutôt accablants pour la diplomatie secrète de la RDA. Comme il s'agit d'un plaidoyer *pro domo*, Wolf s'appuie volontiers sur le sort de l'Afrique : « Tout comme nos adversaires occidentaux, nous avons découvert avec tristesse que les forces de police et de sécurité en Afrique étaient considérées par ceux qui détenaient le pouvoir comme de simples outils à manipuler, des instruments pour exacerber les multiples rivalités personnelles, tribales ou ethniques, et non pour récolter des informations. »

Sa remarque vaut sans doute pour Sheikh Bakari, chargé de la sécurité au sein du conseil révolutionnaire de Zanzibar, et dont Wolf se révéla être le conseiller dans les années soixante tout comme il le sera peu après au Yémen du Sud, au Mozambique ou en Ethiopie.

« L'exemple le plus cruel fut l'Ethiopie d'où nous recevions des rapports si horribles de torture et de meurtres et d'une telle ampleur que nous avions du mal à les accepter », affirme-t-il sans ambages en évoquant la sanglante dictature de Mengistu qui dura quatorze ans.

Evidemment, Wolf reste discret sur certaines opérations de l'époque. Par exemple, concernant l'Ethiopie, il se garde bien de dire qu'en réalité la HVA assurait l'encadrement de la sécurité d'Etat du colonel Tesfaye Wolde-Selassie, ce qui n'empêchait d'ailleurs pas l'envoi de conseillers auprès de ses ennemis du Front de libération d'Erythrie. C'est bien connu dans le monde du renseignement : mieux vaut maintenir deux fers au feu.

Wolf se montre en revanche plus prolixe sur des épisodes où l'action de ses services est moins contestable. Pendant la guerre du Biafra (1967-1970), les Soudanais avaient récupéré le mercenaire Rolf Steiner (nommé Julius Steiner dans le livre). Markus Wolf aurait envoyé des conseillers au Soudan pour s'entretenir avec lui, ce qui lui



Manifestation devant la Mosquée de Paris, le 8 mai 1978, en hommage à Ezzedine Kalak, représentant de l'OLP assassiné par les hommes d'Abou Nidal. En bas, procès, à Khartoum, le 2 août 1971, du mercenaire allemand Rolf Steiner.



Joe Slovo avait envoyé des militants de l'ANC se former au contre-espionnage à Berlin-Est.



aurait évité d'être torturé. Mais, finalement, le service ouest-allemand BND (Bundesnachrichtendienst), également très actif en Afrique, le récupéra.

Un sentiment étrange se dégage d'ailleurs du livre : Wolf montait souvent des opérations pour le plaisir de contrer ses adversaires du BND.

Sur le rôle des conseillers est-allemands, beaucoup reste toutefois à dire. Dans l'ex-Zaïre, par exemple, en mai 1978, ils encadrent les Katangais qui, à Kolwezi, érigent un tribunal populaire et décident d'exécuter six coopérants militaires français. Et nous qui croyions que l'espionnage était un « métier de seigneur », pour reprendre l'expression de l'amiral Canaris, le chef du renseignement militaire de Hitler...

Même silence sur les relations de Markus Wolf avec le colonel Kaddafi. On aimerait pourtant savoir comment les services est-allemands ont réussi, fin 1979, à déjouer un complot contre le chef d'Etat libyen fomenté du côté de Benghazi par le SDECT français et le MI16 britannique. De même, le service de Wolf était très présent auprès de la DISA angolaise, de la DGID malgache ou de la sécurité de Guinée-Bissau. En général, la Section K de la HVA – spécialisée dans les interceptions des communications – était particulièrement active. D'autant qu'elle avait formé les Cubains du colonel Gerardo Figueredo (chef de la Section K de la DGI cubaine), qui furent très présents en Afrique vers la fin des années soixante-dix.

Il n'est pas facile d'être à la hauteur d'une légende. Chaque nouvelle révélation sur la carrière de Markus Wolf

**Il espérait utiliser un jour l'Afrique du Sud comme plaque tournante.**

le prouve. D'un côté, Wolf aime à se projeter comme le maître-espion que certains romans ont fait de lui. De l'autre, il n'a de cesse de se démarquer de la police secrète intérieure, la STASI, organisation qui agissait, c'est bien connu, de façon totalement indépendante de la sienne. C'est vrai de tous les pays du monde, dans les dictatures comme dans les démocraties : les gens du contre-espionnage sont rongés jusqu'à la moelle par la paranoïa, tandis que ceux du renseignement extérieur, plus souples dans leur approche, ont les yeux ouverts sur le monde.

Mais ce genre d'explications contrainant Markus Wolf à des contorsions disgracieuses du genre : « Mon service avait des relations avec l'Organisation de libération de la Palestine, quelques-unes peu suivies avec le FPLP de Georges Habbache, mais pas avec les groupes terroristes du genre Abou Nidal, FPLP Commandement général ou le groupe de Carlos. Cela, c'était le travail de la STASI... »

Avec le recul et l'ouverture de certaines archives, on constate que les mouvements de libération nationale – ANC, OLP, IRA, etc. – étaient beaucoup plus prudents à l'égard du bloc soviétique que ne l'a dit une certaine propagande de guerre froide.

Malgré tout, constate Wolf, les services spéciaux palestiniens se montrent bien plus coopératifs dans l'aide aux officiers de la HVA à Damas ou à Addis Abeba. Le responsable du *desk* Moyen-Orient – nom de code « Roscher » – maintient des liaisons de faible intensité avec les services spéciaux du Fatah, notamment pour connaître les agissements des groupes dissidents – FPLP-CG, Abou Nidal, Carlos – qui, de l'avis des stratèges est allemands et soviétiques, sont plutôt des gêneurs. Dans ces conditions, on se demande évidemment pourquoi ils avaient des bases dans les pays de l'Est, notamment à Berlin.

« C'est l'autre service, le contre-espionnage de la STASI, qui avait organisé leurs zones refuges derrière le rideau de fer », nous assure Markus Wolf, qui a réponse à tout. On n'est pas obligé de le croire, ni quand il affirme avoir envoyé une directive à ses agents leur interdisant tout

contact avec des gens comme Abou Nidal. On peut penser que, comme tout service secret qui se respecte, la politique globale n'empêchait pas certains officiers de renseignement d'entrer en contact avec ces groupes.

La thèse que soutient le maître-espion allemand est toutefois intéressante : ces groupes avaient tout intérêt à impliquer des pays comme la RDA, surtout s'ils étaient, comme le croient beaucoup d'analystes, manipulés ou du moins tolérés par le Mossad. Une possibilité qui a été souvent évoquée quand Abou Nidal faisait assassiner des cadres et des représentants de l'OLP, comme ce fut le cas pour Ezzedine Kalak à Paris en 1978.

Quand on joue les agents doubles, il faut bien donner quelques vraies informations au camp adverse qu'on est censé avoir rejoint. Wolf l'a enseigné toute sa vie à des milliers d'opérationnels qu'il a formés. C'est un peu l'exercice auquel il se livre dans cet ouvrage, qui au moins a le mérite de nous faire relativiser les informations qu'on croit recueillir à chaud sur le monde du renseignement.

Il est plus disert sur sa jeunesse antifasciste des années trente, quand il passait ses vacances sur l'île de Bréhat et apprenait des rudiments de breton. Ou sur la guerre des taupes qu'il a infiltrées dans le gouvernement ouest allemand, à commencer par le célèbre Günther Guillaume, secrétaire du chancelier Willy Brandt.

Mais pour l'essentiel, il confirme ce qu'on savait déjà.

Les lecteurs peu familiers de ces affaires apprécieront d'en apprendre un peu plus « de la bouche du cheval », comme on dit dans les pays anglo-saxons. Restant sur leur faim, les autres attendront le prochain volume de mémoires de Markus Wolf, qui confirmeront une fois de plus que le maître-espion – que John Le Carré jure n'avoir pas pris comme modèle pour son héros Karla – évolue toujours dans un jeu de miroirs. Pour lui, la guerre froide ne finira jamais. ■

*Man Without a Face. The Autobiography of Communism's Greatest Spymaster, par Markus Wolf (avec Anne McElroy), Times Books, 1997.*

## La francophonie en deuil.

« Les empires ne durent qu'un temps », écrivait Philippe Rossillon dans la préface de *Un milliard de Latins en l'an 2000*, publié en 1983 lors de sa nomination au secrétariat général de l'Union latine, une organisation à vocation culturelle regroupant vingt-quatre pays de langue romane. Les hommes aussi – hélas ! – ne durent qu'un moment, et sa disparition, le 6 septembre, laisse un grand vide auprès de tous ceux qui l'ont côtoyé dans ses activités militantes au service de la francophonie d'abord, puis de la « latinité ». Il sut donner un sens à l'idée d'une communauté linguistique de 700 millions de latinophones, confrontée à 500 millions d'anglophones.

Ancien élève de l'ENA, il publia, en 1959, un manifeste intitulé *Survivre à de Gaulle* et créa Patrie et

progrès, un club de réflexion éphémère où se rencontrèrent, en pleine guerre d'Algérie, des hommes venus d'horizons les plus divers. Dans les années soixante, on le voit en Afrique et sur tous les fronts du combat francophone, en Wallonie, dans le Jura bernois, dans le Val d'Aoste et, bien entendu, au Québec, où il fut l'un des artisans du fameux « Vive le Québec libre ! » lancé par le général de Gaulle en 1968. Un coup d'éclat qui valut à Philippe Rossillon d'être déclaré *persona non grata* par le Premier ministre Pierre Elliott Trudeau, et d'être nommé, à Paris, rapporteur du Haut-Comité pour la défense et l'expansion de la langue française ! Son intelligence, son humour, ne furent jamais une entrave à sa profonde humanité, cette si rare qualité de rechercher d'abord, dans l'homme et ses actions, le bon côté des choses. ■ JEAN-CLAUDE RIBAUT